

C'est devenu une tradition : tous les musiciens de rock anglais s'installent maintenant dans des cottages perdus en pleine campagne, de préférence datant du XVI^e ou XVII^e siècle, et dans lesquels ils s'occupent de chiens et de chats et construisent des studios 16-pistes ultra-modernes. Alvin Lee ne fait pas exception à la règle. C'est après avoir pas mal roulé sur des petites routes de l'Oxfordshire que nous sommes enfin arrivés devant la grande demeure basse où il habite...

Chez lui, le guitariste de Ten Years After n'a guère l'air d'une rock-star. Son vieux t-shirt trahit qu'avec l'âge il a pris un peu de ventre, et je découvre avec surprise qu'il a fortement gardé cet accent épais du nord de l'Angleterre (il est originaire de Nottingham). C'est autour d'une tasse de thé qu'il installe dans de profonds fauteuils de cuir nous avons commencé à discuter.

Alvin Lee a fait pas mal parler de lui, ces temps-ci. Il y a d'abord eu ce surprenant album enregistré en compagnie du guitariste américain Mylon Lefevre, « On The Road To Freedom » : on y découvrait un Alvin Lee très différent, jouant avec mesure et feeling une musique d'inspiration très country. Plus récemment, il a fait au Rainbow un concert présentant « Alvin Lee & Friends », d'où sortira un album « live ». Là encore les bandes qu'il me fit écouter dans son studio me permirent de découvrir un guitariste bien plus intéressant que celui dont je m'étais tant lassé au fil des albums de Ten Years After : le climat musical très incisif n'est pas sans rappeler les meilleurs jams de musiciens américains comme Mike Bloomfield. Sans être aussi excitant, le nouvel album de Ten Years After, « Positive Vibrations », enregistré chez Alvin, semble avoir lui-même bénéficié de cette évolution. On y trouve moins de solos techniques et plus de subtilité.

Alors que Ten Years After est sur le point d'effectuer une nouvelle tournée qui l'amènera à Paris le 7 juin, il était intéressant de pouvoir discuter de tout cela avec Alvin Lee. Il commença par me confier quelques satisfactions liant, en ce moment, de pouvoir « retourner à ses sources »...

Retour aux sources

Hervé Muller — Qu'entendez-vous par « retourner à vos sources » ?
Alvin Lee — Simplement jouer dans de petits clubs, à travers l'Angleterre. Cela fait à peu près cinq ans que ça ne m'était pas arrivé. Ça m'aide à prendre du recul. Vous savez, aller dans un club, jouer un morceau ou deux, fumer une cigarette entre... C'est totalement détendu.

H.M. — Avec quel avez-vous joué ainsi ?
A.L. — Essentiellement les mêmes types avec qui j'ai enregistré l'album « live » au

Rainbow. Alan Spenser (basse) et Neil Hubbard (guitare), qui faisaient autrefois partie du Grease Band, Ian Wallace qui fut le batteur de King Crimson, Mel Collins qui joue du saxo et de la flûte, Tim Hinkley aux claviers...

H.M. — Et Boz ? Il n'est généralement pas loin lorsque Wallace, Collins et Hinkley sont dans le coin...

A.L. — Non, Boz a formé son propre groupe, il s'appelle Bad Company. Mais maintenant, c'est Alan Spenser qui joue beaucoup avec lui.
H.M. — Parlez-moi de ce concert du Rainbow. Avez-vous beaucoup répété ?
A.L. — Nous n'avons fait qu'une dizaine de jours de répétition. Le plus étonnant, c'est que nous avons réussi à préparer et à arranger vingt huit nouveaux morceaux. Vous savez, pour nous, ce n'était vraiment qu'une expérience. Bien sûr, les gens ont commencé à dire « c'est la fin de Ten Years After ». Mais Ten Years After c'est... comment dire... quelque chose de presque parfaitement stable... Vous voyez ce que je veux dire ? Cela fait sept ans que nous sommes ensemble, et nous avons travaillé dans une certaine direction. Mais pour moi, être un musicien c'est fréquenter d'autres musiciens, travailler avec eux, janner avec eux, tout ça. Ce genre de relations très détendues avec des musiciens m'est aussi nécessaire. Faire partie d'un groupe célèbre, perpétuellement entouré d'une auréole de gloire, c'est fort bien, mais ça peut devenir un peu... oppressant par moments.

H.M. — Trouvez-vous que Ten Years After soit prisonnier d'une certaine image ?

A.L. — Pas vraiment, non. C'est seulement un groupe qui, au cours de toutes ces années, s'est développé une attitude, presque une formule, qu'il semble préférable de perpétuer.

H.M. — Quel genre de musique jouez-vous avec les musiciens qui vous accompagnent au Rainbow ?

A.L. — Essentiellement des trucs plus structurés, plus ajustés, plus funky, plus contrôlés, plus... C'est toute une atmosphère différente, à vrai dire. Au Rainbow, nous utilisons tous de très petits amplis, et nous augmentons le volume à travers la sono, alors que Ten Years After utilise d'énormes amplis. La démarche de Ten Years After, c'est plutôt : « serrez les dents et lâchez tout ! » (rires).

H.M. — Avez-vous joué au Rainbow des titres de l'album « Road To Freedom » ?

A.L. — Non, ce n'étaient que des nouveaux morceaux, à l'exception de quelques vieux rock'n'rolls comme « Mistery Train », « Don't Be Cruel » ou « Keep On Knockin' ».

H.M. — Tous les titres originaux étaient-ils de votre composition ?

A.L. — Oui, la plupart d'entre eux. C'était en quelque sorte une façon de jouer et

d'enregistrer des tas de morceaux qui ne pouvaient convenir ni à Ten Years After ni à qui que ce soit d'autre, et que je voulais quand même faire parce qu'il y avait là de vraiment bonnes choses. Pour le pied, c'est tout.

Musique névrosée

H.M. — Quel effet cela vous fait-il de considérer l'évolution de Ten Years After au cours de ces sept années ? Il est apparu dans la vague des groupes de blues de 67 et a évolué vers un rock dur et massif... Est-ce ainsi que vous l'avez voulu ?

A.L. — Euh... Je n'avais aucune idée préconçue, vous savez. Nous n'avons fait que suivre une évolution spontanée. Je pense

que c'est une réaction logique, à partir du moment où l'on tourne aux États-Unis et où l'on fait d'énormes concerts, que de produire une musique plus... plus névrosée, disons. L'environnement devient plus névrosé, alors la musique suit.

H.M. — Je me souviens qu'au début vous avez enregistré des morceaux plus mélodiques comme « Portable People » et « Sounds », ou même « I Can't Keep From Cryin' »...

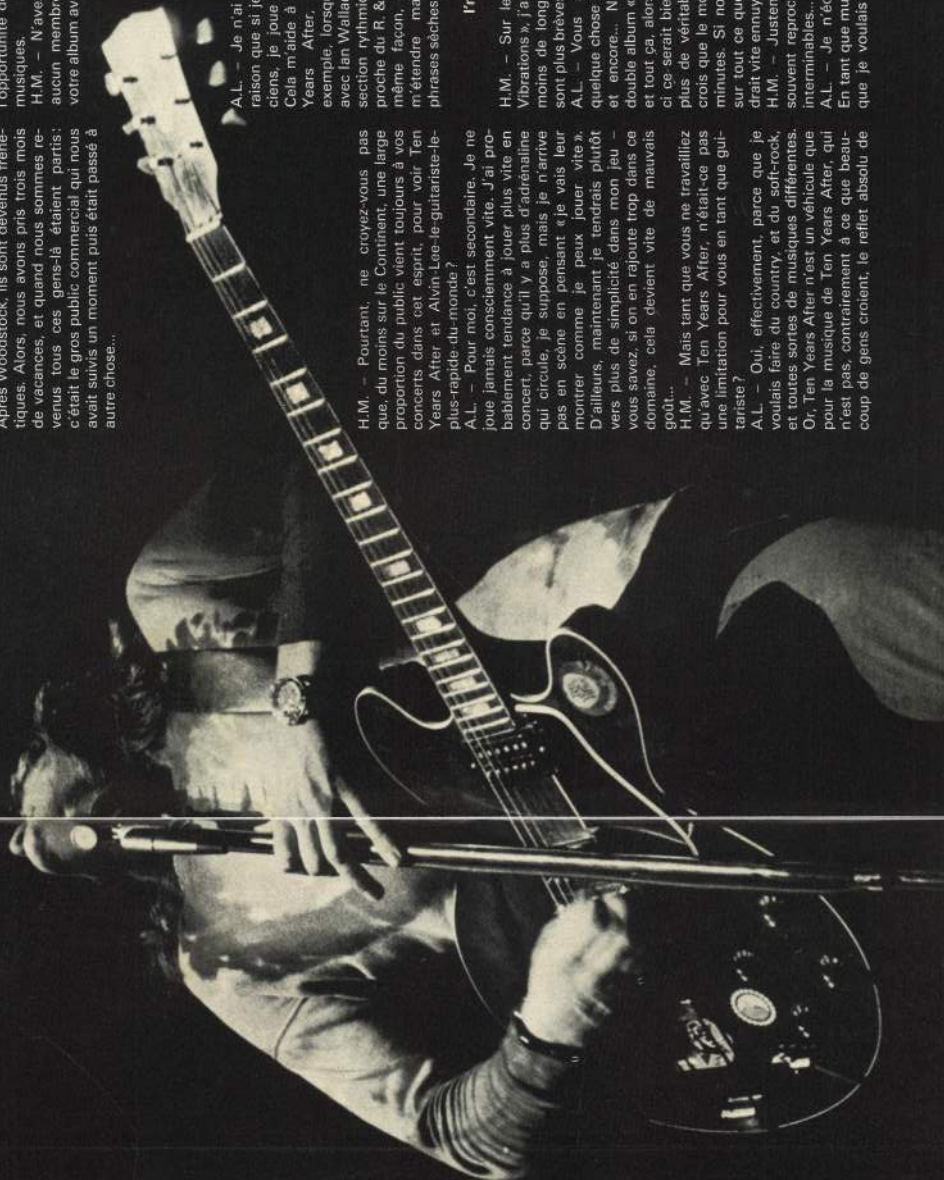
A.L. — C'était probablement là la direction que j'aurais plutôt prise moi-même, mais Ten Years After s'est développé essentiellement comme un groupe de hard-rock... notre musique dépend des influences acquises au passage. Sur chaque album, nous avons joué ce que nous avions envie de faire à l'époque.

D'ailleurs, il y a eu des diversions, « Space In Time » était un album assez mélodique. Et le nouveau, « Positive Vibrations », contient probablement plus de véritables chansons que les deux précédents.

H.M. — Pensez-vous avoir été parfois limité par votre public, en particulier après la sortie du film « Woodstock » ?

A.L. — Oh oui, ce fut vraiment le cas. Après le film, des tas de gens sont soudain venus voir pour « I'm Going Home », qui n'était que le dernier morceau de notre passage, une grande déception finale. « Woodstock » nous a donné un gros regain de popularité, mais je ne l'ai guère appréciée. Beaucoup de gens disent que « Woodstock » nous a lancés, mais en fait nous faisons déjà auparavant des concerts de 6000 à 8000 spectateurs qui restent beaucoup plus calmes.

Après Woodstock, ils sont devenus frénétiques. Alors, nous avons pris trois mois de vacances, et quand nous sommes revenus tous ces gens-là étaient partis : c'était le gros public commercial qui nous avait suivis un moment puis était passé à autre chose...



mes goûts musicaux. Si quelque chose que j'aime particulièrement ne convient pas au groupe, je préfère le faire avec quelqu'un d'autre plutôt que d'insister pour que Ten Years After le fasse. Tout ce que fait Ten Years After doit satisfaire chacun d'entre nous...

H.M. — Je me souviens que dans une interview, en 71, vous affirmiez ne pas envisager de faire quoi que ce soit en dehors de Ten Years After...

A.L. — Oui, c'était ma position à l'époque. Je pensais qu'il me fallait concentrer toute mon énergie sur Ten Years After. Mais au bout d'un certain temps, on atteint une limite à partir de laquelle on ne progresse que très lentement, et il en résulte une certaine réaction de frustration... Et puis, aussi, le studio que j'ai construit m'a donné l'opportunité de jouer d'autres formes de musiques.

H.M. — N'avez-vous envisagé d'utiliser aucun membre de Ten Years After sur votre album avec Mylon Lefevre ?

A.L. — Je n'ai pas fait ça pour la simple raison que si je joue avec d'autres musiciens, je joue moi-même différemment. Cela m'aide à sortir de mon format Ten Years After, vous comprenez ? Par exemple, lorsque j'ai commencé à jouer avec Ian Wallace et Boz... Ils forment une section rythmique très funky, d'un style proche du R. & B. noir, alors je joue de la même façon, je ne commence pas à m'étendre mais je place de petites phrases sèches...

I'm going home

H.M. — Sur le nouvel album, « Positive Vibrations », j'ai remarqué que vous faites moins de longs solos, vos interventions sont plus brèves, plus rythmiques...

A.L. — Vous savez, un disque, c'est quelque chose que quelqu'un joue encore et encore... Nous avions juste fait un double album « live » avec les longs solos et tout ça, alors j'ai pensé que cette fois-ci ce serait bien de faire un disque avec plus de véritables chansons dessus. Je crois que le morceau le plus long fait six minutes. Si nous avions de longs solos sur tout ce que nous faisons, ça deviendrait vite ennuyeux.

H.M. — Justement, les critiques vous ont souvent reproché de faire trop de solos interminables...

A.L. — Je n'écoute guère les critiques. En tant que musicien, j'ai toujours joué ce que je voulais jouer et non ce que les